



PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE

Sylvain Larocque sort de sa zone de confort pour essayer deux nouvelles choses: parler de lui-même et interpréter des personnages.

HUMOUR / Sylvain Larocque

Acrobaties littéraires

PAUL JOURNET
CRITIQUE

Sylvain Larocque excelle autant dans l'humour fin que dans la connerie jouissive. On l'a encore une fois constaté mardi dernier au Cabaret Juste pour rire à la première de *Vu d'même*.

La force de son nouveau one man show: une mise en scène hyper efficace (Serge Postigo) et des textes ingénieux rendus sans grand éclat ou grand style, mais toujours de façon honnête et authentique, avec un ton pince-sans-rire juste assez cinglant.

Seul le début est plutôt ordinaire. L'autodérision sur son physique s'y veut sympathique, mais elle reste un peu facile et prévisible. Peut-être toutefois que ce numéro d'ouverture était nécessaire pour réchauffer la foule. Car ce qui a suivi était excellent.

Un bon exemple: le numéro sur la vie, cette maladie incurable dont on mourra tous. Il s'apprécie à différents niveaux: on se bidonne avec les nombreux gags éclairs, tout comme on réfléchit en même temps au thème de fond.

Le ton est souvent cru et caustique, sans toutefois chercher la provocation. Les blagues de pénis côtoient ainsi les acrobaties littéraires et l'humour parfois noir.

Larocque s'offre un numéro de *stand-up* classique, un feu roulant de gags (pour les 18 ans et plus) balancés sans ordre, dans un décor transformé en Comedy Club des années 90.

Il y a certes quelques gags plus faibles, comme les grosses bibites de Chibougamau, mais ils demeurent l'exception.

Tout cela ne devrait pas trop surprendre les amateurs de cet humoriste, qui a déjà gagné quatre fois l'Olivier de l'auteur de l'année. Ce qui surprend, c'est que Larocque sorte de sa zone de confort pour essayer deux nouvelles choses: parler de lui-même et interpréter des personnages.

Par exemple, il rejoue chacune des petites voix qui s'affrontent dans sa tête pour décider s'il veut un enfant. Honte, fierté, romantisme et autres sentiments délibèrent ainsi. Sa performance donne une voix à tous ces petits «moi» morcelés qui, mis ensemble, forment cette chose fragile appelée identité.

Larocque incarne aussi René Bourassa, chef du Parti des indécis et témoin de notre schizophrénie politique. Comique, mais pas son meilleur personnage.

On voterait plutôt pour le prof

érotique. C'est ici qu'on constate le pouvoir de la mise en scène. Une version écourtée du numéro avait été présentée dans un Gala du dernier Festival Juste pour rire. L'écran avec les mots accentue beaucoup l'effet comique.

Plusieurs autres détails de la mise en scène de Postigo servent ainsi les gags. Autre exemple: l'écran en forme d'oeil contient un petit cercle au centre, un genre d'iris. Durant la majorité du spectacle, la réflexion de Larocque y apparaîtrait précisément.

Soulignons finalement la musique de Dee, qui sert de pont entre les numéros et appuie aussi parfois subtilement les gags, comme le clavecin lorsque la langue est châtiée.

Ce troisième one man show de Larocque est nettement supérieur à la majorité de notre production humoristique. À voir.

Jusqu'au 24 octobre et du 21 au 26 décembre au Cabaret Juste pour rire. Une version longue de cette critique est disponible sur cyberpresse.ca/larocque

